

Tg Stan et Maatschappij Discordia

Eg er vinden (Ik ben de wind)

UN TOUR EN BATEAU D'UNE BEAUTÉ INÉGALÉE

[Kester Freriks](#) le 21 décembre 2018

Le bateau n'existe pas, il est imaginaire. Nous ne voyons pas non plus les pierres gris foncé sur la rive du fjord ; les acteurs les évoquent de leur voix et de leurs paroles. Damiaan De Schrijver de tg STAN et Matthias de Koning de Maatschappij Discordia interprètent le dialogue pour deux acteurs *Ik ben de wind (Eg er vinden – Je suis le vent)* de l'auteur norvégien Jon Fosse, écrit en 1977. C'est un spectacle d'une beauté inégalée, énigmatique, énervante dans sa retenue et poétique.

Les acteurs sont habillés de noir, ils sont assis sur un simple tabouret. Entre eux deux, quelques petites bouteilles d'eau et des cannettes de bière. La toile de fond est un bout de tissu marron, comme la voile d'un bateau. À gauche et à droite s'allument de temps en temps des balises, rouges à bâbord et verts à tribord.

Les didascalies indiquent que l'action imaginaire « ne doit pas être accomplie, mais imaginée ». Les acteurs respectent parfaitement cette exigence. Ils s'appellent « l'Un » et « l'Autre ». La traduction est de Maaïke van Rijn ; elle a été adaptée pour la scène par les acteurs. L'édition parue chez De Nieuwe Toneelbibliotheek contient les deux versions ; après avoir vu le spectacle, on a donc encore l'occasion de faire de belles lectures.

Matthias de Koning est l'Un ; ses premières paroles sont : « Je ne l'ai pas voulu, je l'ai fait, tout simplement ». Puis s'amorce un dialogue dans lequel de Koning initie les échanges et De Schrijver répond et pose des questions, souvent en exprimant une surprise époustouflante – un peu comme le font Laurel et Hardy.

L'Un affirme que les pierres sont gris foncé et qu'elles le dépriment ; il se sent comme un mur qui s'effrite. Le pessimisme de Matthias de Koning suscite de l'optimisme chez De Schrijver. Un grand danger menace quand de Koning, qui tient la barre, quitte l'abri de la baie sans crier gare et met le cap sur la haute mer, ce qui inspire une peur panique à l'Autre. Mais je ne dévoilerai pas la suite.

Le vide de la mer, le vent, les pierres sur le rivage, le ciel gris, voilà les éléments primaires dont traite *Ik ben de wind*. Comme dans d'autres pièces de Fosse, dont le chef-d'œuvre *Quelqu'un va venir* (1996), son langage et la manière dont les personnages agissent l'un envers l'autre recèlent une tension angoissante. Ils dépendent l'un de l'autre, mais s'inspirent aussi une peur réciproque.

La toile de fond, l'éclairage et le plancher rappellent le brillant spectacle *Voltaire* de Maatschappij Discordia, créé plus tôt dans l'année. Dans cette pièce aussi, le théâtre est ramené à l'essentiel et l'imagination des spectateurs est sollicitée. Les spectacles tels que *Ik ben de wind* et *Voltaire* enrichissent l'art théâtral ; en fait, ils devraient

servir d'étalon à toute pièce de théâtre. Mais la simplicité est trompeuse ; elle cache une richesse d'expression et une tension théâtrale infiniment grandes.